

s'imaginer toute la journée que je l'examine d'un œil sans pitié, qu'il ne doit pas faire ceci, qu'il ne doit pas dire cela, de peur de me déplaire. Il ne saurait s'échapper, car il a promis d'attendre ma décision. C'est une position absurde pour lui, mais ce n'est pas ma faute. Je pourrais bien lui dire *non* tout de suite, mais je préfère attendre.

— Pourquoi donc avez-vous mis cette robe ? interrompit soudainement Mme Ellison.

— Parce que je ne veux plus porter vos toilettes, Fanny. C'est un cas de conscience. Je me sens coupable d'inspirer de l'amour sous une parure qui ne m'appartient pas. Et c'est peut-être en punition de ma duplicité, que je me trouve si embarrassée de toute cette affaire et du rôle que j'y joue. Il me semble toujours qu'il s'agit d'une autre ; et, si absurde que cela soit, je crois parfois m'intéresser à une tierce personne.

Mme Ellison essaya de répondre, mais elle rencontra la résolution inébranlable de Kitty ; elle ne put réussir à lui faire ajouter même un bout de ruban à ses cheveux.

Ce ne fut que plus tard dans l'avant-midi que les préparatifs du pique-nique furent terminés. Nos amis montèrent tous quatre dans la même voiture, et l'on se mit en route.

Dans la nécessité où chacun se trouvait de tirer le meilleur parti possible des circonstances, l'ignorance affectée du colonel était peut-être exagérée, mais les petits stratagèmes de Mme Ellison eurent un succès merveil-
leux.

Sa tournure d'esprit s'adaptait parfaitement à la situation, et personne n'eût pu découvrir chez elle la moindre chose qui ne tendît au but qu'elle se proposait, la moindre parole qui, dans le ton ou l'expression, fût trop vivement accentuée.

Arbuton, dont elle s'était emparée, et qui la savait au courant de tout, s'avoua qu'il ne lui avait jamais rendu justice, et seconda les efforts de la jeune femme avec une espèce d'admiration sympathique.

De son côté, Kitty, par certains regards reconnaissants jetés à sa cousine en détournant la tête, rendait un ardent hommage aux efforts de tact déployés par elle, et après quelques instants de trouble durant lesquels l'angoisse de toute sa nuit la mordit au cœur, elle finit, en dépit de tout, par trouver la situation passable.

Le chemin qui conduit au Château-Bigot est charmant.

Vous traversez d'abord les vieux faubourgs de la ville basse, puis vous prenez la grande route unie et dure, bordée de jolies maisons de campagne, qui conduit au village de Charlesbourg.

Si par hasard vous vous retournez, vous apercevez derrière vous, comme une merveilleuse toile, Québec avec les clochers et les toits aigus de la haute ville, et sa longue et irrégulière ceinture de murailles qui suit l'arête du promontoire.

Plus bas s'entassent les toits et les cheminées de Saint-Roch ; puis encore des clochers et des murs de couvents ; et enfin les vaisseaux de la rivière Saint-Charles, dont le cours, d'un côté, remonte la vallée en rétrécissant sa surface lumineuse, et de l'autre va se perdre en s'élargissant dans les vastes lueurs du Saint-Laurent.

De paisibles prairies parsemées d'arbres s'étendent depuis les villas